

L'invention de Dieu

THOMAS RÖMER

L'invention de Dieu

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
«Les livres du nouveau monde»
dirigée par Pierre Rosanvallon

Les cartes et les dessins figurant dans cet ouvrage ont été réalisés par
Fabien Pfitzmann.

ISBN 978-2-02-108815-1

© Éditions du Seuil, mars 2014,
à l'exception de la langue anglaise.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Abréviations des livres bibliques cités (selon la Traduction œcuménique de la Bible)

Abdias	Ab
Aggée	Ag
Amos	Am
1 ^{er} livre des Chroniques	1 Ch
2 ^e livre des Chroniques	2 Ch
Cantique des cantiques	Ct
Daniel	Dn
Deutéronome	Dt
Ésaïe (Isaïe)	És
Esdras	Esd
Esther	Est
Exode	Ex
Ézéchiel	Éz
Genèse	Gn
Habaquq	Ha
Jérémie	Jr
Job	Jb
<i>Judith</i>	<i>Jdt</i>
Lamentations	Lm
Lévitique	Lv
Josué	Jos
<i>1^{er} livre des Maccabées</i>	<i>1 M</i>
Malachie	Ml
Michée	Mi
Nombres	Nb
Néhémie	Ne
Osée	Os
Proverbes	Pr

L'INVENTION DE DIEU

Psaumes	Ps
Qohéleth (Ecclésiaste)	Qo
1 ^{er} livre des Rois	1 R
2 ^e livre des Rois	2 R
Ruth	Rt
1 ^{er} livre de Samuel	1 S
2 ^e livre de Samuel	2 S
Sophonie	So
Zacharie	Za

Système de transcription de l'hébreu

Les consonnes

lettre	nom	translittération	prononciation
א	alef	ʾ	celle de la voyelle attenante
ב	beth	b	/b/ ou /v/
ג	ghimel	g	/g/ (garder)
ד	daleth	d	/d/
ה	hé	h	/h/ (aspiré)
ו	waw	w	/w/
ז	zayin	z	/z/
ח	heth	ḥ	/ḥ/ (all. Bach)
ט	ṭeth	ṭ	/t/
י	yod	y	/y/
כ,ך	kaf	k	/k/ ou /ḥ/
ל	lamed	l	/l/
מ,ם	mem	m	/m/
נ,ן	nun	n	/n/
ס	samekh	s	/s/
ע	ayin	ʿ	gutturale sonore
פ,ף	pé	p	/p/ ou /f/
צ,ץ	ṣadé	ṣ	/ts/
ק	qof	q	/k/
ר	resh	r	/r/
ש	śin	ś	/s/
שׁ	šin	š	/ch/ (chacun)
ת	taw	t	/t/

Les voyelles

signe	nom	translittération	prononciation
-	pataḥ	a	/a/
ֿ	ḥaṭef pataḥ	ă	/a/
ֿ	qameṣ	ā	/â/
ֿ	qameṣ ḥaṭuf	o	/o/ (homme)
ֿ	ḥaṭef qameṣ	ö	/o/ (homme)
ֿ	segol	e	/è/ (elle)
ֿ	ḥaṭef segol	ě	/è/ (elle)
ֿ	segol yod	ê	/ê/ (être)
ֿ	şéré	ē	/é/ (répéter)
ֿ	şéré yod	ê	/ê/ (être)
ֿ	ḥireq	i	/i/ (il)
ֿ	ḥolem	ō	/o/
ֿ	qibbuṣ	u	/ou/
ֿ	ḥolem plein	ô	/o/
ֿ	şureq	û	/ou/
ֿ	shewa mobile	ě	/e/ (le)

Introduction

Dans le paysage religieux de l'humanité, le judaïsme est considéré comme la plus ancienne religion monothéiste, confessant qu'il n'existe qu'un seul dieu qui est à la fois le dieu spécifique du peuple d'Israël et le dieu de tout l'univers. Cette idée d'un dieu unique s'est ensuite propagée dans le christianisme et l'islam, qui la déclinent chacun à sa manière.

Si on lit les Bibles juive et chrétiennes¹ ainsi que le Coran, on a d'abord l'impression que ce dieu a toujours été là, puisque c'est lui le créateur du ciel et de la terre. À y regarder de près, on y trouve cependant des textes qui admettent l'existence d'autres dieux, comme dans cette histoire du conflit entre un dénommé Jephthé, un chef militaire d'une tribu israélite, et Sihôn, roi des voisins d'Israël à l'est, relatée dans le livre des Juges. Pour résoudre le conflit

1. Le pluriel indique le fait que les Bibles chrétiennes varient : l'Ancien Testament des catholiques se distingue de l'Ancien Testament des protestants, et les Églises orthodoxes y incluent, selon leur localisation géographique, encore d'autres livres.

territorial, Jephthé utilise un argument théologique : « Ne possèdes-tu pas ce que Kemosh ton dieu te fait posséder ? Et tout ce que notre Dieu a mis en notre possession ne le posséderions-nous pas ? » (Jg 11,4). Ici, le dieu de Jephthé est considéré comme le dieu tutélaire d'une tribu ou d'un peuple, à l'instar de Kemosh, le dieu tutélaire de Sihôn. Si l'on poursuit la lecture de la Bible hébraïque¹, on découvre d'autres textes curieux. Les destinataires du Deutéronome sont par exemple souvent exhortés à ne pas suivre d'autres dieux, sans que l'existence, voire la réalité de ceux-ci soit niée. Ainsi la Bible garde-t-elle, elle-même, des traces du fait qu'existait dans le Levant, voire en Israël, une pluralité de divinités et que le dieu d'Israël, dont le nom se prononçait peut-être Yahvé ou Yahou (nous aborderons, au premier chapitre, cette question), n'était pas, et de loin, le seul dieu à être vénéré par les Israélites.

Mais les récits bibliques réservent encore d'autres surprises. Lorsque Yahvé se révèle à Moïse en Égypte, il apparaît comme un dieu inconnu puisqu'il lui dit que c'est la première fois qu'il se manifeste sous son vrai nom. S'agit-il d'une trace du fait que ce dieu n'a pas été depuis toujours le dieu d'Israël ? Pourquoi alors se révèle-t-il en Égypte ? A-t-il un lien avec l'Égypte et, si oui, lequel ?

Sur tous ces points, le dossier biblique doit être complété par d'autres sources : découvertes archéologiques, inscriptions, documents iconographiques, annales égyptiennes, assyriennes, babyloniennes, etc. L'examen de cette documentation nous permettra de retracer le chemin d'un dieu, localisé à l'origine sans doute quelque part dans le « Sud », entre l'Égypte et le Néguev, qui est d'abord un dieu lié à la guerre et à l'orage et qui devient petit à petit le dieu d'Israël et de Jérusalem, pour devenir après une catastrophe majeure, la destruction de Jérusalem et de Juda, le seul dieu, créateur du ciel et de la terre, dieu invisible et transcendant, qui clame cependant qu'il entretient avec son peuple une relation particulière. Comment un

1. Ce terme, qui est confessionnellement neutre, sera préféré à l'expression « Ancien Testament », d'origine chrétienne et comprenant la Bible juive comme la première partie de la Bible chrétienne.

Dieu parmi les autres est-il devenu Dieu ? C'est cette énigme, fondamentale et fondatrice, que cet ouvrage voudrait tenter de résoudre. En effet, contrairement à ce que certains théologiens continuent d'affirmer, il ne fait pas de doute que le dieu de la Bible n'a pas été « unique » depuis toujours.

L'enquête à laquelle le lecteur est convié cherchera ainsi à cerner les origines et les transformations du dieu d'Israël. Ses résultats resteront certes hypothétiques puisque nous disposons seulement d'un faisceau d'indices qui se trouvent d'abord dans les textes bibliques eux-mêmes – ce qui comporte évidemment un piège, car les auteurs bibliques ne sont pas neutres mais veulent imposer aux lecteurs leur vision de l'histoire et du dieu d'Israël. La Bible doit donc être analysée dans une perspective historique, sans *a priori*, comme n'importe quel autre document de l'Antiquité. Et, surtout, les résultats de l'analyse des textes bibliques doivent être confrontés aux données archéologiques, épigraphiques et iconographiques. C'est ainsi que l'on arrivera à retracer la carrière d'un dieu du désert vénéré par des groupes nomades qui est devenu le dieu au nom imprononçable dont nous parle la Bible hébraïque.

Cette enquête brise aussi un certain tabou du côté des sciences bibliques. Dans la recherche européenne au moins, depuis les années 1970, les textes du Pentateuque notamment – dont certains avaient été tenus pour très anciens et remontant au tout début du premier millénaire avant notre ère – sont considérés comme beaucoup plus récents. Pour cette raison, un scepticisme tout à fait sain s'est installé à l'égard de la valeur historique de ces textes, désormais appréhendés comme des constructions théologiques. Parce que leur rédaction présuppose souvent la fin du royaume de Juda, la destruction du temple de Jérusalem et l'exil babylonien, il a été jugé illégitime d'utiliser ces textes pour retracer les origines d'Israël et de son dieu. Cependant, c'est oublier que les récits contenus dans le Pentateuque et dans les autres parties de la Bible hébraïque ne sont pas des inventions sorties de la tête d'intellectuels assis derrière leur bureau : la littérature biblique est une littérature de tradition ; ceux qui l'ont mise par écrit l'ont reçue, et ils ont ensuite eu tout loisir de

la transformer et de l'interpréter, de la récrire à nouveau en modifiant les versions plus anciennes, parfois d'une manière drastique, mais, dans la plupart des cas, fondée sur des noyaux archaïques qui ont pu être rédigés très tardivement, tout en conservant des « traces de mémoire¹ » de traditions et d'événements antérieurs. Que la Bible hébraïque ne soit pas une littérature d'auteur est confirmé par le fait que ces textes sont anonymes et ne comportent pas de signature. L'auteur s'efface derrière le document qu'il transmet, révisé et édité.

En d'autres termes, s'il est bien évidemment exclu de considérer les récits bibliques comme des sources objectives, ils n'en recèlent pas moins des données qu'il est en partie possible à l'historien d'exploiter à condition d'en entreprendre une lecture critique afin de les extraire de leur gangue mythique et idéologique. Ainsi, il me semble légitime de renouer avec une tradition bien répandue au début du xx^e siècle où l'on s'était beaucoup intéressé aux origines du dieu d'Israël. Aujourd'hui, cependant, nous avons de meilleures cartes pour reprendre l'enquête grâce aux nombreuses découvertes archéologiques qui ont largement enrichi notre documentation épigraphique et iconographique.

En parlant d'« invention de dieu », nous n'imaginons pas que quelques Bédouins se sont un jour réunis autour d'une oasis pour créer leur dieu ou que, plus tard, des scribes ont forgé de toutes pièces Yahvé en tant que dieu tutélaire. Il faut plutôt comprendre cette « invention » comme une construction progressive issue de traditions sédimentées dont l'histoire a bouleversé les strates jusqu'à faire émerger une forme inédite. Et quand on analyse comment s'est développé le discours sur ce dieu et comment celui-ci est finalement devenu le dieu unique, on peut voir, là, une sorte d'« invention collective » toujours en réaction à des contextes historiques et sociaux précis.

Avant de débiter l'enquête par le mystère du nom imprononçable du dieu d'Israël, présentons brièvement les contours et contenus de

1. Expression utilisée fréquemment par l'égyptologue allemand Jan Assmann (« *Gedächtnis Spur* ») qui s'est beaucoup intéressé aux origines du monothéisme biblique.

la Bible juive ainsi que sa reprise, sous différentes formes, en tant qu’Ancien Testament.

La Bible hébraïque : une brève présentation

La Bible hébraïque se compose de trois grandes parties : la *Torah* ou le Pentateuque (le nom grec désigne les cinq livres qui y sont regroupés), les Prophètes (*Neviim* en hébreu) et les Écrits (*Ketouvim*)¹. On peut distinguer dans la Torah deux grands ensembles. Le premier, la Genèse, pose la question des origines : Dieu y crée le monde et les hommes (Gn 1-3), mais il est aussi à l’origine de la violence (Caïn et Abel, le déluge – Gn 4-9) et de la diversité des langues et des cultures (Gn 10-11). On y raconte ensuite l’histoire des patriarches, d’Abraham (Gn 12-25), d’Isaac (Gn 26), de Jacob et de son fils Joseph (Gn 27-50), qui sont les ancêtres d’Israël mais pas seulement : Abraham et Isaac sont aussi les parents de la plupart des voisins d’Israël. La deuxième grande partie du Pentateuque relate l’histoire de Moïse, la libération d’Israël des corvées d’Égypte et son séjour dans le désert en chemin vers la Terre promise. Cette deuxième partie commence par la naissance et se termine par la mort de Moïse ; elle couvre ainsi l’ensemble des quatre livres : Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome. Dès le début de cette histoire, le statut particulier de Moïse est souligné par le fait qu’il reçoit à deux reprises des révélations divines qui portent, entre autres, sur le nom du dieu qui l’appelle et sur la signification de ce nom.

L’histoire des patriarches et celle de Moïse et de la sortie d’Égypte proposent au lecteur deux modèles d’identité différents. Selon les récits de la Genèse, l’identité juive se fait par la descendance : on est juif parce qu’on descend d’Abraham, d’Isaac et de Jacob ; c’est pourquoi on trouve dans ces textes de nombreuses

1. Le judaïsme n’a pas vraiment de mot courant pour désigner la Bible dans son ensemble et recourt souvent à l’acronyme *TaNak*, formé à partir de la première lettre de chacune de ses trois parties.

généalogies. Si l'on passe à l'histoire de Moïse, on constate que les généalogies ont disparu. L'identité du peuple de Yahvé ne repose pas sur la descendance mais sur l'adhésion à l'alliance entre Dieu et Israël, dont Moïse devient le médiateur. Cette alliance est conclue après la libération d'Égypte ; elle est fondée sur les stipulations divines qui se trouvent dans les différents codes de lois qui jalonnent les récits du séjour des Hébreux dans le désert. Cette différence entre la Genèse et les livres suivants se fait aussi ressentir dans la manière dont on présente la divinité. Dans la première partie du livre de la Genèse, de nombreux textes dépeignent un dieu « universel », créateur du monde, qui, plus tard, dans l'histoire de Joseph, apparaît aussi bien comme dieu des Hébreux et des Égyptiens. En ce qui concerne les histoires des Patriarches, on y trouve souvent un dieu clanique, appelé le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais aussi le dieu d'Ismaël et d'Ésaü et de leurs descendants. Dans l'histoire de Moïse et de l'alliance au Sinaï, c'est un dieu guerrier qui se manifeste dans la tempête, conclut un contrat avec son peuple et promet un pays à conquérir. Cette conquête sous l'égide d'un dieu violent sera relatée dans le livre de Josué. Bien que, dès la vocation de Moïse, Yahvé lui ait annoncé qu'il devrait mener le peuple dans un pays « où coulent le lait et le miel », Moïse meurt à la fin du Pentateuque en dehors du pays promis. Le Pentateuque se conclut ainsi par un non-accomplissement de la promesse.

La deuxième partie de la Bible hébraïque, appelée les « Prophètes », reprend le fil narratif et raconte d'abord, dans les livres de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois, l'histoire d'Israël depuis la conquête militaire du pays sous Josué, installé par la divinité comme chef militaire, l'établissement de la royauté avec Saül, David et Salomon, jusqu'à la chute de la royauté judéenne et la destruction de Jérusalem en 587 avant notre ère. Ces livres, qui se terminent sur l'écroulement de la royauté et des institutions politiques, sont suivis de la collection des livres prophétiques proprement dits¹ ; ceux-ci

1. Il s'agit des livres d'Ésaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, et des douze « petits prophètes ».

permettent de mieux comprendre les raisons de la catastrophe qui résulte, selon les discours des prophètes, du rejet par le peuple et par ses responsables des exigences divines de justice et de vénération exclusive. C'est donc le dieu d'Israël lui-même qui est à l'origine des défaites militaires de son peuple, qu'il sanctionne, ainsi que ses chefs, pour ne pas avoir respecté ses commandements. En même temps, ces livres contiennent aussi des promesses de renouveau, soit d'une restauration de la royauté davidique, soit, plus généralement, d'un salut à venir.

Les «Écrits», qui constituent la troisième partie de la Bible hébraïque, regroupent des livres de différents genres littéraires, notamment des réflexions sur la condition humaine et sur la relation souvent difficile entre l'homme et Dieu. Le livre des Psaumes qui ouvre, dans la plupart des manuscrits, cette collection contient des hymnes de louange mais aussi, essentiellement, des lamentations individuelles et collectives qui s'expriment également dans le livre des Lamentations commémorant la destruction de Jérusalem. Mais on y trouve aussi le Cantique des cantiques, qui est une collection de poèmes d'amour. Deux livres ont pour héroïnes des femmes : le livre de Ruth raconte l'histoire d'une femme étrangère, du pays de Moab, qui épouse un des ancêtres du roi David ; le livre d'Esther met en scène une jeune femme judéenne qui intervient auprès du roi perse pour sauver son oncle et son peuple de fausses accusations. Le livre de Job dépeint un riche propriétaire qui se révolte contre un dieu qu'il trouve incompréhensible, constatant que la doctrine de la rétribution qui figure dans certains passages du livre des Proverbes (le méchant sera puni, le juste vivra dans le bonheur) ne fonctionne pas. Il est rejoint dans ce constat par Qohéleth (l'Ecclésiaste), le premier philosophe du judaïsme, qui insiste sur le fait que la divinité est inaccessible et qui appelle l'homme à reconnaître et à accepter ses limites. Mais on trouve aussi, dans les Écrits, le livre de Daniel qui met en scène un jugement final de Dieu à la fin des temps. Les livres des Chroniques, en revanche, proposent une nouvelle version de l'histoire de la royauté qui avait déjà été narrée dans les livres de Samuel et des Rois. Cette histoire se poursuit dans les

livres d'Esdras et de Néhémie qui relatent l'histoire de la restauration à l'époque perse et la promulgation de la loi divine à Jérusalem. Dans la plupart des manuscrits, cet ordre chronologique n'est pas respecté et les livres des Chroniques sont placés en dernière position. Ainsi la Bible hébraïque se termine-t-elle par l'appel du roi perse à tous les Judéens exilés de retourner à Jérusalem et de construire la « nouvelle Jérusalem »¹.

On dit souvent que la Bible est une bibliothèque, le mot « bible » venant en effet d'un pluriel grec, *biblia*: des livres. La mise par écrit ainsi que la rédaction et la réunion des différents livres qui se trouvent dans les trois parties constituent un long processus qui s'est étalé sur plus que cinq cents ans. Les différents textes bibliques ont vu le jour dans des contextes historiques auxquels ils réagissent tout en pouvant garder la mémoire de traditions plus anciennes.

On n'entrera pas en détail dans la question complexe et compliquée de la datation des textes bibliques. Nous précisons seulement que nous ne nous fondons plus, avec la plupart des spécialistes européens, sur la « théorie documentaire » expliquant la naissance du Pentateuque par la succession de quatre documents², dont le plus ancien daterait de l'époque de Salomon et le plus récent du début de l'époque perse – et qui fait malheureusement toujours florès dans des publications de vulgarisation. Le modèle de formation du Pentateuque que nous adoptons garde de l'ancienne théorie

1. Cette Bible hébraïque en trois parties ne correspond pas entièrement à l'Ancien Testament, structuré en quatre parties. Il existe d'ailleurs au moins trois Anciens Testaments différents qui correspondent aux trois dénominations principales de la religion chrétienne : le catholicisme, le protestantisme et les Églises orthodoxes. Le découpage et l'organisation des textes opérés et la décision d'inclure ou non certains d'entre eux renvoient aux options théologiques de chacune d'entre elles.

2. Le Yahviste (J) utilisant le nom de Yahvé daterait de 930 avant notre ère, l'Élohiste (E) préférant le nom d'Elohim du VIII^e siècle, le Deutéronome (D) de l'époque de Josias (fin du VII^e siècle), l'écrit des prêtres (P) de l'exil babylonien ou du début de l'époque perse. Pour plus de détails, voir Albert DE PURY et Thomas RÖMER, « Le Pentateuque en question : position du problème et brève histoire de la recherche », in *id.* (dir.), *Le Pentateuque en question*, Genève, Labor et Fides, 2^e éd., 2002, p. 9-80.

des documents la date de la première version du Deutéronome vers 620 avant notre ère ainsi que l'existence d'un écrit sacerdotal. Il est possible que les premières traditions du Pentateuque (Jacob, Moïse, et plus tard Abraham) aient été mises par écrit aux alentours du VIII^e siècle avant notre ère.

Rappelons encore qu'aucun livre ou, plus précisément, rouleau biblique n'a été écrit d'un seul trait. Les rouleaux de papyrus ou de peaux de chèvre ou de vache avaient une durée de vie limitée et leur contenu devait au bout de quelques décennies être recopié sur de nouveaux rouleaux. Chaque recopiage était aussi l'occasion d'ajouter ou de supprimer des choses ou encore d'y apporter des modifications. Un texte comme le rouleau du Deutéronome, par exemple, a connu plusieurs éditions s'étendant de la fin du VII^e siècle jusqu'au V^e siècle. Les livres prophétiques connurent également une histoire de rédaction complexe et beaucoup de textes qu'on y trouve ne proviennent pas des prophètes « historiques » mais de rédacteurs plus récents. Ils n'ont reçu leur forme actuelle qu'à l'époque hellénistique. La même observation s'applique aux Psaumes et à d'autres textes. Notre enquête tiendra compte des recherches récentes sur la date et la formation des textes bibliques sans détailler cette discussion. Nous tâcherons cependant de fournir au lecteur toute information nécessaire pour lui permettre de comprendre l'utilisation de ces textes dans la reconstruction de différentes situations historiques et surtout dans l'élaboration de la carrière du dieu Yahvé.

Afin de faciliter la compréhension, il n'est pourtant pas inutile de fournir au lecteur quelques précisions terminologiques et les principaux repères concernant l'histoire du Levant depuis la fin du deuxième millénaire jusqu'à l'époque hellénistique¹.

1. Pour plus de détails, voir Jean-Daniel MACCHI, « Histoire d'Israël. Des origines à l'époque de la domination babylonienne », et Arnaud SÉRANDOUR, « Histoire du judaïsme aux époques perse, hellénistique et romaine. De Cyrus à Bar Kokhba », in Thomas RÖMER, Jean-Daniel MACCHI et Christophe NIHAN (dir.), *Introduction à l'Ancien Testament*, Genève, Labor et Fides, 2009 (2^e éd. augmentée), p. 51-82 et 83-121.

Précisions terminologiques

Le terme d'*Israël* a plusieurs significations. Vers 1210 avant l'ère chrétienne, il apparaît dans une inscription égyptienne où il évoque un groupe (une tribu ?) relativement important, installé dans les montagnes d'Éphraïm. Entre le x^e siècle et 722 avant notre ère, il désigne un royaume dont la capitale est Samarie et qui n'inclut ni Jérusalem ni d'autres territoires au sud de la Palestine ; cet Israël est mentionné aussi dans des textes assyriens et d'autres – souvent, on parle également du « royaume du Nord ». Après que les Assyriens ont mis fin à ce royaume, « Israël » devient un terme « théologique » pour désigner l'ensemble de ceux qui vénèrent le dieu d'Israël.

Le nom de *Juda* s'applique d'abord à une région (pour laquelle on a utilisé le terme de *Judée*) et à une tribu, puis au « royaume du Sud », ayant pour capitale Jérusalem, gouverné jusqu'en 587 avant l'ère chrétienne par des rois se réclamant de la lignée de David. Après la disparition de ce royaume détruit par les Babyloniens, *Juda* ou « Yehoud » devient le nom d'une province faisant partie de l'Empire perse, puis des royaumes hellénistiques.

On ne peut parler de *juif* ou de *judaïsme* avant l'époque perse, voire avant l'époque hellénistique, car c'est seulement vers le iv^e siècle que se met en place un système religieux qui ressemble à ce que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de judaïsme. Il faut donc éviter de parler de juif ou de judaïsme pour des périodes antérieures, pour lesquelles il convient d'utiliser des termes comme « israélite » ou « judéen ».

On trouve le nom de *Canaan* en Égypte, à Mari, et ensuite souvent dans la Bible pour parler d'une manière peu précise du territoire qui couvre en grande partie la Syrie-Palestine à l'ouest du Jourdain. Dans la Bible, le lexème est soit utilisé d'une manière neutre comme terme géographique, soit en parlant des *Canaanéens* pour désigner la population autochtone du pays promis, souvent avec une connotation péjorative.

